

Dimanche 01 avril 2018

Pasteur Didier FIÉVET (Reprise)

Textes

Jean 20, v. 1 à 10 Psaume 118, v. 1 à 20 Actes 10, v. 34 à 43 Colossiens 3, v. 1 à 4 Marc 16, v. 1 à 8



Pâques Notes bibliques

Actes 10:34-43 :

On peut distinguer deux parties principales dans le livre des Actes, la première où l'Église de Jérusalem et Pierre semblent jouer un rôle prépondérant. Et la seconde où c'est Paul et les Églises qu'il fonde dans le monde païen qui tiennent le devant de la scène.

Il s'agit avant tout d'un écrit narratif destiné à constituer une identité au christianisme naissant : ni tout à fait une «secte» juive, issue de Jérusalem, ni non plus une «éclosion» païenne. Mais plutôt la continuité d'une parole capable de s'adapter à des cultures diverses et donc d'opérer une vraie rupture universalisante sans rien renier de la spécificité du Dieu d'Israël. C'est un tournant entre les personnages (entre Pierre et Paul) et entre les lieux (entre Jérusalem et le monde grec) qui manifeste un tournant dans la compréhension du salut (entre particularisme judaïque et universalité libérée de la sacralité).

Paul y incarne une place prépondérante qui, du point de vue de l'imagination des premières générations, «remplace» le personnage de Jésus, disparu. Désormais, Christ n'est plus accessible qu'au travers de la prédication. (cf. Introduction au Nouveau Testament, Daniel Marguerat, Labor et Fides)

Le passage qui nous est proposé rapporte un des derniers discours de Pierre. Il fait charnière. Il atteste l'action de Jésus, qui «soignait tous ceux qui étaient opprimés par le diable». Il le situe comme celui qui rompt avec toute attente religieuse : cet homme-là a été mis à mort comme un maudit. Et il a été relevé de la mort par Dieu. Remarquez que le mot ressusciter qu'on emploie habituellement n'existe pas en grec. Les auteurs bibliques utilisent le mot relever (il y a deux verbes pour dire ça : anisthèmi et egeirô, c'est ce dernier qui est utilisé ici) : la résurrection n'est pas de l'ordre du sacré mais de l'ordre du concret. Notez aussi que ce n'est pas Jésus qui «se

ressuscite» : il est relevé par un autre que lui-même. Être relevé, quand on est vitalement atteint, n'est pas une question de volonté ou de force. C'est une question d'accueil : accueillir ce que Dieu fait pour nous.

Tous ne peuvent voir le ressuscité : ce n'est pas une vérité objective. C'est une vérité qui relève de la grâce : il est donné de le voir. C'est-à-dire, dans l'économie du texte, il est «visible» à qui il est donné «d'entendre» (au sens d'accueillir) le témoignage de Pierre. Désormais, le ressuscité se manifeste au travers de la prédication des témoins. La résurrection est devenue une affaire de parole, c'est-à-dire de confiance, de foi.

Dieu l'a institué juge des vivants et des morts.

Cette notion de jugement peut s'entendre de façon nouvelle : il ne s'agit pas d'une sentence (chez Jean, Jésus dit : «moi, je ne juge personne...») mais de la dénonciation de ce qui fait mourir, d'une crise (en grec, le mot jugement se dit *crisis*) qui met en évidence ce qui fait vivre et ce qui fait mourir : «Juge des vivants et des morts». La mort et la résurrection de Jésus désignent ce qui est mort dans nos vies et ouvrent une voie à la vie dans ce qui est mort. La croix vient juger, dénoncer ce qui est mortifère dans tout système religieux (conformisme et volonté d'acheter Dieu) puisque la loi et la religion vont mettre à mort l'innocent qui guérissait ceux que le diable opprimait. Le système religieux en mettant Jésus à mort est démasqué dans sa logique de mort : il est diaboliquement oppressant. C'est un pouvoir qui tue.

La résurrection vient dire que ce péché religieux (au fond, c'est le seul) est néanmoins «couvert». Autrement dit, Dieu ne fait pas de cette mort du Christ une dette, mais au contraire il l'institue comme abolition de toute dette. Et c'est cette confiance, cette transformation de la dette en reconnaissance qui fait passer de la mort à la vie.

Jean 20:1-9

Chez Jean, d'un point de vue narratif et théologique, la Passion et le cycle pascal forment une unité indissociable. Les deux récits ont toujours été transmis de pair.

L'unité est signifiée par la communauté de lieu : le tombeau.

Plein, c'est le lieu du désespoir. Vide, c'est le lieu d'une découverte décisive qui fait comprendre la mort de Jésus pour ce qu'elle est : le dévoilement du véritable visage de Dieu.

à savoir un Dieu prêt à mourir pour nous, plutôt que de nous écraser de sa puissance, de son poids, de ses reproches, de ses volontés...

Il faut donc se garder d'interpréter la croix comme un moment sombre et regrettable que la résurrection viendrait gommer.

D'ailleurs, à première vue, le vide du tombeau est plutôt une vision négative : la pierre a été enlevée et la disparition du corps laisse penser à une

violation de sépulture et au vol du cadavre. Le tombeau plein était le lieu de la présence malheureuse, le tombeau vide celui de l'absence angoissante ! Ce cycle pascal a d'ailleurs été «préparé» dans les précédents chapitres, dans ce qu'on appelle les discours d'adieu (Jn 14 & 16) : au non-voir succédera un voir nouveau, au chagrin de la disparition la joie du «venir à nouveau».

La venue pascale du Christ va de pair avec le don de l'Esprit.

Le récit de tout le chapitre 20 est une suite de tableaux sans lien véritable entre eux. C'est que Jean ne cherche pas à faire un récit descriptif. L'intrigue ne repose pas sur «comment ça c'est passé ?», mais sur «qu'est-ce que ça a changé ?». Quelle foi naît face à la croix et au tombeau vide ? , telle est la question de Jean.

Voir n'implique pas de croire : Marie de Magdala voit (1) et ne croit à rien d'autre qu'à une disparition du corps. Alors Pierre et Jean veulent voir(5,6). Mais seul le disciple bien-aimé voit-et-croit (8).

La course au tombeau, entre Pierre et le disciple bien-aimé, a plusieurs interprétations. Pierre n'est pas encore réhabilité dans la narration de Jean, cela ne se fera qu'au chapitre 21, comme un ajout tardif. Bultmann propose de voir en Pierre la figure du judéo-christianisme et en Jean celle du pagano-christianisme : l'Église de Jérusalem est première historiquement, peut-être pas en termes d'amour ! En tout cas, le croire ne revient pas d'abord à Pierre. Pierre, le «suiveur» du disciple bien-aimé (mot à mot grec du 6), entre néanmoins le premier, mais c'est l'autre disciple qui croit. Pierre voit ce qui lui permet de réfuter l'hypothèse du vol de la dépouille (du tombeau vide on est passé aux bandelettes, et avec Pierre au suaire : on n'a pas pu emporter le cadavre). Il constate, mais ne comprend pas et ne croit pas.

Pour le disciple bien-aimé, arrivé en tête, le tombeau vide est un signe. Il croit dans l'absence radicale. C'est même cette absence radicale qui fait signe et qui suscite le croire : il comprend la mort de la croix comme élévation et glorification.

Le verset 9 semble dire que sans l'Écriture, il n'est pas possible de croire. Cependant, le disciple bien-aimé a cru, sans l'Écriture. Autrement dit, ce n'est pas l'Écriture comme telle qui fonde la foi, mais l'expérience. Pour nous, aujourd'hui, l'Écriture est le support de l'expérience. Elle ne la remplace pas. Ce n'est pas le récit objectif du tombeau vide ou de la croix qui fait foi. Mais c'est la foi qui quand elle éclot, comprend ce récit comme son fondement. La foi relève de la grâce et non du savoir ni du vouloir.

Du point de vue de la prédication, il est essentiel de s'en souvenir : nous ne maîtrisons pas le devenir de nos paroles. Dieu seul peut inscrire la prédication -en tant qu'elle est mise en résonance de l'Écriture- comme fondement pour la foi. Nous, prédicateurs, nous avons le devoir d'une actualisation qui ne capture pas le sens, qui ouvre l'auditeur à la parole. Mais nous avons aussi à accepter que la portée de nos paroles nous reste inconnue. C'est une façon de pouvoir concilier conviction et tolérance : n'avoir rien à

relativiser, puisque rien de nos propos n'est absolu.

Quel message pour Pâques ?

Je choisis de lier l'actualité du sentiment de l'absence de Dieu, souvent ressentie dans notre monde, avec le message de Jean, de la façon suivante : la disparition de Jésus semble totale (même son tombeau est vide !), mais cette absence montre la façon dont Dieu aime le monde. Il s'efface pour nous ouvrir un champ de liberté, Il est là, en retrait, pour nous accompagner là où nul ne peut aller : au fond de nos tombeaux. Il ne règne pas en maître omniprésent, mais en serviteur discret...

Prédication

Où est donc passé Dieu ? À Auschwitz, la question avait déchiré les consciences.

Après guerre, dans l'euphorie de la reconstruction, on l'a cru de retour... Mais voilà qu'aujourd'hui, à nouveau, le monde s'enfonce dans la violence, dans une fuite en avant vers un futur sans lendemain. Le commerce et l'argent, l'efficacité et la rentabilité sont les idoles de ce monde. On ne tue même plus les prophètes. On en rit.

Où est donc passé Dieu ?

Certains se prennent à devenir nostalgiques d'un ordre soi-disant chrétien, d'un retour aux valeurs d'antan. Même nos hommes politiques semblent parfois hésiter entre libéralisme sans autre morale que d'être le vainqueur et moralisme bien pensant... Peut-être qu'au fond, ils ne sont pas si éloignés que cela ? Ordre moral a si souvent rimé avec ordre social, entendez ordre au profit des riches...

Où est donc passé Dieu ?

Dieu s'est absenté. Son dernier émissaire est mort. Et même son tombeau est vide !

Pas même un sanctuaire, pas même une dépouille embaumée, pour commémorer, pour canaliser les foules dans un élan unitaire et religieux, pour asseoir une civilisation retrouvée.

Pas même un lieu sacré qui puisse attester d'une présence, d'un passé, d'une trace.

Rien. Le tombeau est vide. Circulez, il n'y a rien à voir ! Dieu s'est absenté délibérément.

Jésus se présente à ses bourreaux : «qui cherchez-vous ? C'est moi !» (18:4)

...

«C'est moi !, C'est moi qui m'en vais, ... parce que c'est mieux pour vous !» (Jn 14). C'est mieux pour vous, parce que sinon vous allez faire de moi un héros.

Vous allez faire de moi le contraire de ce que je suis venu incarner.

Vous allez faire de moi ce que vous voulez : une idole ! Une idole qui répondrait à vos souhaits puérils de toute-puissance, qui répondrait à vos attentes religieuses. Un Dieu utile et efficace, pour pouvoir construire un monde prospère et propre, un Dieu qui récompense les bons et punisse les méchants, qui fasse régner le bonheur et l'abondance sur cette terre.

Vous allez faire de moi un Dieu surhomme !

Et moi, je viens dire un Dieu qui s'est fait homme. Totalement.

Je sais bien... vous ne le supportez pas... Vous allez m'en vouloir à mort !

Mais même ainsi, c'est mieux pour vous. Parce que peut-être qu'un ou deux parmi vous... deux ou trois... comprendront. Peut-être qu'une petite poignée à la surface de la terre comprendra que je suis venu vous dévoiler le véritable visage de Dieu. Un Dieu solidaire et serviteur...

Un Dieu qui vient partager votre humanité, là où vous attendiez un Dieu qui vous ferait sortir des limites humaines... Vous avez inventé le mot dieu pour ça : pour mettre dans un coin de votre ciel l'espoir d'être autre chose que ce que vous êtes.

Et moi, je suis venu vous dire que le Dieu véritable n'était pas au bout de vos inventions, mais qu'il se tenait là, dans l'ombre de la terre. Comme un feu invisible, qui brûle sans se consumer (Ex3). Comme un silence subtil qui dit des mots d'amour au secret des cœurs (1Ro 19). Comme un serviteur pour venir soulager vos pieds de la rudesse du chemin (Jn 13). Je suis venu vous dire le Dieu véritable qui partage vos détresses, et se tient à la croisée des chemins comme un mendiant qui vous attend, juste pour vous redonner le courage d'un pas encore... comme celui qui vient quêmander un peu d'amour... juste pour que cette terre soit un peu plus fraternelle.»

En Jésus, Dieu a refusé un statut de surhomme. Même son tombeau est vide : vide de toute idole, vide de tout artifice, vide de tout merveilleux. Comme Jésus s'était évidé (Philippiens 2:7), pour n'être plus que la flûte porteuse du chant de ce Dieu si étrange, qui ne correspond à rien de ce que nous avons l'habitude d'appeler Dieu.

Dieu s'absente, pour laisser le monde libre de vivre sa vie, comme le père doit s'effacer pour que l'enfant puisse devenir adulte. Pâques, c'est le passage du monde à l'état adulte. Un monde à vivre et à construire avec Dieu, et non plus sous sa tutelle. Un monde sous la grâce. Dans la gratuité aléatoire des jours qui viennent. Un monde pour rien, juste pour la vie !

Tombeau vide, pour que l'on entende que Dieu se donne définitivement dans la fragilité de nos existences. Désormais, c'est au creux de la foi qu'il faut Le chercher, et non plus dans l'éclat trompeur des prodiges. Au creux de la foi, écho des Écritures, paroles que des bouches humaines ont trans-

crites, transmises, afin qu'elles puissent parler à l'oreille de chacun. Au travers des humains qu'encore aujourd'hui Dieu embauche pour faire retentir ses mots, c'est Lui qui nous relève quand nous sommes au fond du gouffre de l'angoisse, c'est Lui qui nous redonne courage quand la honte nous poursuit. C'est Lui qui s'aventure avec chacun, jusqu'au crépuscule, dans la solitude du tombeau. Comme Il s'était aventuré avec le monde dans la gratuité des jours. Avec pour seule arme, la confiance. Pâques, c'est le passage à une vie d'adulte véritable, c'est-à-dire qui a oublié la soumission et les caprices puérils pour vivre libre et responsable. Avec pour seul bagage, la confiance de Dieu !

Pâques... accouchement des commencements retrouvés !

Amen !

Coordination nationale évangélisation et formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy
75009 Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr

